

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 27/2 (2000)

DOI: 10.11588/fr.2000.2.47092

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ment, réfléchi depuis plusieurs années sur le renouvellement de la problématique qu'entraînait l'évolution des techniques documentaires⁸. Emmanuel Le Roy Ladurie a repris le programme d'une «histoire sérielle du livre» sur la base des séries de la Bibliothèque nationale de France⁹ et nous avons également proposé un certain nombre d'enseignements ou de réflexions tirés du champ de l'histoire quantifiée de la «librairie»¹⁰. Dans une tout autre direction, Uwe Neddermeyer aurait trouvé avantage à utiliser les travaux récents sur la bibliologie et la médiologie conduits notamment par Régis Debray.

Pour autant, l'historien doit lui être reconnaissant non seulement d'avoir ouvert un chantier gigantesque, qui jusque là était peu ou prou demeuré sous le boisseau et dont il donne une lecture globale, mais aussi de proposer une série d'hypothèses stimulantes et de mettre à disposition une masse considérable de faits et de données¹¹. En dehors d'études d'ampleur plus réduite, seule une enquête en coopération du type de celle qui se met aujourd'hui en place à Lyon permettra d'aller plus loin¹².

Frédéric BARBIER, Paris

TOMASZ SZAROTA, *Der deutsche Michel. Die Geschichte eines nationalen Symbols und Autostereotyps*. Aus dem Polnischen von Kurdula ZENTGRAF-ZUBRZYCKA, Osnabrück (fibre) 1998, 421 S. (Klio in Polen, 3).

Version remaniée par l'auteur d'un livre paru en polonais en 1988, cet ouvrage retrace l'histoire du *Michel allemand*, cet «autostéréotype» de l'Allemagne qui ne s'est jamais imposé sur le plan international (p. 11), contrairement à des figures plus connues comme Marianne, l'Oncle Sam ou John Bull, condamnant ainsi bon nombre de caricaturistes allemands à l'isolement. Dès l'introduction, l'auteur indique la raison de cet échec: *Michel*, ce personnage prudhommesque, pacifique et rêveur, ne correspond pas à l'image de l'Allemagne puissante et agressive qui s'est constituée durant les XIX^e et XX^e siècles non seulement en Europe continentale, notamment en France, en Pologne et en Russie, mais aussi en Grande-Bretagne et aux USA. L'auteur, reconnaissant de bonne grâce sa dette envers les nombreux chercheurs qui l'ont précédé, notamment A. Hauffen (1918) et B. Grote (1967), a rassemblé un matériel considérable, souvent nouveau, et traite son sujet en histo-

8 Mesure(s) du livre: colloque organisé par la Bibliothèque nationale et la Société des études romantiques, 25-26 mai 1989. Textes réunis et présentés par Alain Vaillant, Paris, Bibliothèque nationale, 1992, 301 p. («Les colloques de la Bibliothèque nationale», 2), et notre C. R. dans: *Histoire et mesure*, 1996, t. XI, n° 1-2, p. 173-177.

9 Emmanuel LE ROY LADURIE, Une histoire sérielle du livre, dans: *Histoire, Économie et Société*, 1995, 1, p. 3-24.

10 Par ex. Frédéric BARBIER, Incunable catalogues and the historian: some observations on recent works, dans: *Bibliography and the study of the 15th century civilisation*, London 1987, p. 53-67. ID., Pour une approche statistique de la production imprimée française aux XVIII^e et XIX^e siècles, dans: *Bibliothèque de l'École des chartes*, 147, 1989, p. 653-581.

11 La consultation comme ouvrage de référence est considérablement facilitée par la présence de deux index (nominum et rerum), par un jeu d'illustrations (mais la référence de la p. 559!) et par les séries de tableaux du deuxième volume (par ex. sur les éditions de la Bible et du Nouveau Testament jusqu'en 1600 (p. 810 et suiv.).

12 Nous laissons de côté les problèmes du traitement graphique et cartographique des informations: absence fréquente de légende explicite sur les graphiques mêmes, difficulté de lecture et probables inexactitudes (la carte des p. 588-590), ou encore impossibilité de suivre le dessin d'une courbe qui sort du cadre (par ex. p. 645, graphique du milieu).

rien, en germaniste, en folkloriste, dans une perspective internationale: ainsi, le chapitre X est consacré au traitement du stéréotype en France (surtout en Alsace) et en Pologne, où la figure est plus connue, sans être populaire.

Le dictionnaire des frères Grimm indique que l'expression apparaît pour la première fois en 1541, sous la plume de Sebastian Franck: le *Michel* allemand est un rustre, un benêt, un bachelier allemand. L'expression désigne jusqu'au XVIII^e siècle un étudiant rustaud, qui ne sait pas le latin. L'auteur explore un grand nombre de pistes concernant *Michel*, l'origine chrétienne, germanique du mot, ses dérivés en français (*miquelot*), en italien (*michelaccio*), se permettant de temps à autre d'intéressantes digressions sur des notions variées comme *Schlaraffenland* ou *Philister*. Les enfants allemands se rendant en pèlerinage au Mont Saint-Michel vers 1457–1458, vivant de rapine et de mendicité, ont peut-être contribué à associer le prénom à une représentation défavorable des Allemands. L'expression se répand durant la Guerre de Trente Ans, comme symbole des souffrances de la population allemande en butte aux malheurs de la guerre et aux exactions de troupes souvent étrangères. Le quatrième chapitre est consacré à Michael Elias von Obentraut (1574–1625), chef de guerre protestant originaire de Rhénanie, tombé à Seelze, près de Hanovre. On a tenté de faire de ce personnage relativement secondaire le modèle du «Michel allemand». Thomas Szarota montre que l'expression existait déjà et qu'appliquée à ce soldat, elle n'est qu'une tentative d'ériger une image peu valorisante en mythe héroïque. L'expression ne devient vraiment populaire qu'au XIX^e siècle, quand certain discours nationaliste déplore l'aspect négatif de cette image d'une Allemagne ignorante et impuissante, tandis que les auteurs de la *Jeune Allemagne*, de Herwegh à Johannes Scherr, l'emploient pour dénoncer la passivité allemande face à la Restauration et au blocage de la société de la Confédération germanique. Certains écrivains relevant de cette tendance «protestataire», tel Hoffmann von Fallersleben, l'auteur du *Lied der Deutschen*, ne se distinguent guère du camp nationaliste, comme Heine, un poète à qui l'expression était familière, l'a bien vu: le poème désabusé de Heine «Michel nach dem März» (1851) peut être considéré comme l'oraison funèbre d'un Michel révolutionnaire.

Après l'échec de 1848, Johannes Scherr tente de préserver un Michel national et révolutionnaire dans son roman «Michel. Geschichte eines Deutschen unserer Zeit» (1864). Pour la gauche ou les milieux anti-prussiens de l'époque bismarckienne, puis wilhelminienne, Michel reste l'incarnation d'un peuple-victime, spectateur impuissant de son histoire. Les milieux nationalistes tentent de «muscler» le personnage, surtout au tournant du siècle et durant la Première Guerre mondiale. On lui préfère cependant la figure plus guerrière de la *Germania* ou l'archange Michel, auquel on identifie un certain temps Guillaume II, comme on lui a assimilé plus tard Hitler. La première revue satirique antisémite, fondée en 1897, porte le titre «Deutscher Michel»: une démagogie populacière s'appuie volontiers sur une imagerie dégagée des grandes références bibliques (l'Archange) et historiques (la *Germania*), et plus proche d'un peuple «inculte», conforme à l'image qui est censée le représenter. Une caricature social-démocrate d'août 1914 représente Michel en train de battre à coups de fléau les personnages symbolisant les puissances de l'Entente, triste fusion des interprétations «de gauche» et «de droite» du personnage: Michel s'est réveillé! Malgré le roman autobiographique *Michael* de Joseph Goebbels, malgré la présence d'une feuille autrichienne antisémite (et anti-hitlérienne) portant le titre *Michel*, dont l'auteur retrace l'histoire, les nazis n'adoptent pas ce symbole de la passivité allemande, qui réapparaît peu après 1945 dans des textes et des images exprimant une certaine autocompassion, qui renoue avec l'époque *Biedermeier*, à cette différence près que la figure pitoyable du *Michel* d'après-guerre permet de réconcilier l'Allemagne avec elle-même. En zone d'occupation soviétique, puis en RDA, Michel symbolise le peuple allemand opprimé par l'impérialisme nord-américain! En Pologne, Michel a toujours paru bien plus menaçant que la figure allemande.

Cet ouvrage exprime une vision proche de celle d'un grand nombre de spécialistes français de l'histoire de l'Allemagne; l'auteur parle de »prétendues« *sogenannte* »guerres de libération« à propos des années 1813–1815 et fait un tableau négatif de l'ère *Biedermeier*, de son goût résigné du confort, de son attirance pour le monumentalisme et le nationalisme. Ainsi, Hitler aurait particulièrement aimé le tableau de Spitzweg *Der arme Poet*, qui répondait sans doute à sa haine des intellectuels. L'auteur relève, non sans ironie, que Julius Wilhelm Zinkgref, un linguiste allemand du XVII^e siècle, condamne l'emploi du mot d'importation française *marschieren*, qui a connu trois siècles plus tard une triste fortune européenne – dans sa forme allemande (p. 63). Certains développements peuvent sembler un peu longs, d'autres en revanche trop brefs: si l'auteur rapproche à bon droit les expressions *deutscher Michel* et *Philister*, voire *Bildungsphilister*, notamment dans le troisième chapitre du livre, il aurait peut-être pu insister davantage sur l'opposition sociale traditionnellement marquée en Allemagne entre les »universitaires« et les »non universitaires« et son extension à de nombreux domaines, politique, littérature, etc. Le nom de Ludwig Tieck n'était pas précédé d'un *von* (p. 82). Ce ne sont là que des détails, eu égard à l'érudition de l'auteur et à l'intérêt d'un ouvrage, qui a été élaboré, puis traduit et édité avec le soutien d'institutions allemandes, de la fondation Humboldt et à l'Institut historique allemand de Varsovie. La bibliographie est abondante. On regrette toutefois l'absence d'un index des noms cités.

François GENTON, Grenoble

Hermann KLEBER, *Die französischen Mémoires. Geschichte einer literarischen Gattung von den Anfängen bis zum Zeitalter Ludwigs XIV.*, Berlin (Erich Schmidt) 1999, 382 S. (Studienreihe Romania, 14).

Voici un ouvrage qui comble une lacune réelle et mérite de ce fait d'être lu de près. Le peu d'attention accordé par la critique française au genre éminemment français des mémoires ne laisse d'être surprenant. Malgré ses mérites incontestables, la grande monographie de Charles Caboche, »Les mémoires et l'histoire de France« (1863), n'a pu réaliser le but qu'elle se proposait: écrire une histoire cohérente du genre des mémoires français, de Villehardouin à Saint-Simon. Les travaux de Philippe Lejeune sur l'autobiographie autour de 1970 semblent avoir attiré l'attention sur le genre parallèle des mémoires. La revue *XVII^e Siècle* consacra en 1971 un numéro spécial au thème »Mémoires et création«, ouvrant la brèche aux travaux de René Démoris (»Le roman à la première forme, du classicisme aux Lumières«, 1975) et de Marie-Thérèse Hipp (»Mythes et réalités. Enquête sur le roman et les mémoires«, 1976). Étudiant les rapports entre le roman et les mémoires, ces deux ouvrages ne s'intéressent qu'incidemment à l'histoire du genre des mémoires. Une série de colloques organisés à Metz, Strasbourg, Paris, Fribourg et Grenoble entre 1978 et 1993 atteste que l'intérêt porté au genre des mémoires n'a point faibli. Mais il nous manquait une histoire réfléchie du genre. C'est chose faite depuis la parution de l'ouvrage solide de Hermann Kleber, dont le titre (»Les mémoires français. Histoire d'un genre littéraire des débuts jusqu'à l'époque de Louis XIV«) indique l'intention de s'arrêter aux multiples transformations du genre sous Louis XIV.

Un premier chapitre résume l'état de la recherche et présente l'objectif et la méthode du livre. Le deuxième (»Die Entstehung der Gattung«) s'intéresse à la préhistoire médiévale (latine et française) du genre, pour aboutir aux Mémoires de Commines. Ceux-ci furent imprimés d'abord sous le titre »Cronique et hystoire faicte et composée par feu messire Phelippe de Commines« (1524, 1^{re} partie) et »Croniques du roy Charles huytiesme« (1528, 2^{me} partie). Ils ne reçurent leur titre définitif qu'en 1552, lorsque Denis Sauvage donna une nouvelle édition intitulée »Mémoires de Messire Philippe de Commines«. Sauvage justifie ce changement de titre en se référant au très long titre de la deuxième partie qui annonce des *faictz et gestes dignes de memoire*, et précise que cette chronique de Charles VIII est *mise*